NICOLAS
MALUCA

L'Oiseau CAILLOU

ROMAN

Nicolas Maluca

L'Oiseau Caillou

© Nicolas Maluca, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2600-1

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Caroline, ma femme,

sans qui je ne serais jamais allé au bout de cette aventure

Si quelque chose doit surgir, ce ne peut être que du fond de moi.

Armen, Jean-Pierre Abraham

Partie I

1

Lorsqu'Henri Roussel découvrit l'ile de Sein, il voyageait à bord de l'Angela, un voilier qui reliait deux fois par semaine Audierne et l'ile, transportant le courrier et les nouvelles du continent, les touristes qui voulaient visiter le raz de Sein et quelques familles venues rejoindre un oncle insulaire.

C'était une matinée chaude d'aout 1922. Une légère brise poussait le navire sur une mer calme, à une allure correcte et régulière, sans que le patron ait à faire de manœuvres particulières. Durant quelques minutes, il confia même la barre à un enfant ravi de prendre le commandement du bateau sous le regard fier de ses parents. De temps en temps, le capitaine corrigeait le cap et offrait à son élève quelques cours élémentaires de navigation. Un matelot l'accompagnait. Une fois la machine lancée, il s'installa sur les cordages au pied du mât et discuta avec l'un des voyageurs.

Henri, assis à tribord, les écouta d'une oreille et ferma les yeux. Il laissa le vent l'envelopper et ébouriffer ses cheveux bruns décoiffés. Le jeune homme se pencha un peu et laissa trainer sa main dans l'eau.

Jamais il n'avait fait un si long voyage en mer. Une seule fois, quand il était enfant, un ancien ami de ses parents, pêcheur établi à Saint-Nazaire, les avait promenés dans l'estuaire de la Loire. Il en gardait un souvenir d'aventure et de frisson, l'agréable sensation d'avoir été pirate ou capitaine le temps d'un après-midi. Aujourd'hui, c'était différent. Il n'avait plus de rôle à jouer pour rendre le moment exceptionnel. Il découvrait le simple plaisir de se laisser glisser, de planer, de respirer cet air iodé, de n'entendre que le frottement de l'eau sur la coque et le claquement sur la proue quand elle rencontrait une vague. Jamais il ne s'était senti aussi libre.

La mer s'agita et bouillonna peu à peu. Le bateau venait de dépasser la Pointe du Raz, là où finissait la terre bretonne.

Henri regarda la côte s'éloigner et retint son souffle. Était-il assez loin pour en être débarrassé ? Il ne l'avait pas vue depuis plusieurs jours, mais ne lui tendait-elle pas un piège ? À tout instant, le garçon s'attendait à la voir bondir depuis la terre jusqu'à l'embarcation. Et même si plus d'un mille les séparait, rien ne

l'empêchait puisqu'elle n'existait que dans la tête d'Henri. Pour se convaincre que le continent et ce qu'il y laissait ne le rattraperaient plus, le jeune homme se tourna vers l'ouest, vers celle qu'il allait enfin toucher.

Elle brillait au-dessus de l'horizon, les murs blancs des maisons qu'elle portait reflétant le soleil comme autant de facettes d'un diamant. Au milieu de l'océan, dont Henri découvrait seulement l'immensité, elle semblait être la guide, la seule source d'espoir, le chemin le plus direct vers une nouvelle vie.

Sein.

L'ile se dessina petit à petit. On voyait tout juste le phare de Men Brial qui marquait l'entrée du port et s'élevait d'à peine seize mètres au-dessus de la mer. À gauche, on devinait la tour du Gueveur et au fond, à droite, sur la pointe occidentale, le grand phare. On distingua plus précisément les maisons quelques minutes plus tard.

Cette façade du village, coquette, plut aussitôt à Henri. Elle ressemblait en tout point à ce qu'il avait imaginé avec ses maisons claires, collées les unes contre les autres, soudées face aux assauts de l'océan. Il avait rêvé de son petit port, avec ses casiers et ses filets de pêche qui séchaient, de son bistrot où les marins prenaient le verre du soir en racontant quelques anecdotes ou en se vantant des bonnes prises de la journée.

Comme la vie devait être belle ici.

On put mettre pied à terre vingt minutes plus tard. Le matelot aida les deux dames à grimper sur le quai puis il tendit la main à Henri pour l'assister dans ce mouvement acrobatique.

Ceux qui étaient encore dans le bateau l'observèrent avec la maigre retenue qu'implique une curiosité satisfaite. Jusque là, ils n'avaient pas prêté attention à ce voyageur des plus ordinaires, de taille moyenne, paraissant vingt-deux ans – même si en réalité il en avait vingt-sept, un peu frêle, silencieux et solitaire. Mais au moment de se relever, quand sa jambe gauche ne fut plus cachée sous son sac, les passagers qui ne l'avaient pas vu embarquer s'aperçurent qu'il manquait un pied à la sortie du pantalon. À sa place, un morceau de bois dépassait.

De garçon ordinaire, il devenait personnage singulier dont on garderait le souvenir. C'était le garçon à la jambe de bois.

Henri attrapa la main du marin et se hissa sur le quai.

Il savoura cet instant où son unique pied foulait le sol, celui de la terre promise. Il y était. L'émotion le déborda et il ne put retenir une larme qu'il essuya d'un geste rapide pour rester digne.

Le garçon ramassa son bagage, le mit sur son épaule et avança de quelques pas en direction des iliens qui accueillaient les voyageurs. Aucun ne se manifesta, alors il posa son sac en toile, s'assit dessus et attendit que l'on vienne le trouver. Après quelques minutes, tous ceux qui étaient venus chercher quelqu'un ou quelque chose descendant de l'Angela avaient disparu. Un quart d'heure de plus s'écoula avant qu'Henri se décide à demander de l'aide. Il remarqua sur l'une des façades qui dominaient le port, une enseigne : « *Le Pierrot - Café* ». Un groupe buvait des verres sur les tables installées à l'extérieur et une clameur s'échappait de l'intérieur.

Le bar s'animait à l'arrivée de l'Angela. On se retrouvait, on s'embrassait, on s'enlaçait, on se taquinait ou on se félicitait de ne pas avoir changé depuis l'année dernière. On riait fort et on parlait haut. Dans ce brouhaha, Pierre-Yves, le patron, tentait de contenter tout le monde. Il prenait une commande et avant de pouvoir rejoindre son comptoir pour la préparer, on l'arrêtait pour le saluer, on lui racontait quelques anecdotes et on lui passait une nouvelle commande.

Il servait une table quand il vit apparaitre dans l'encadrement de la porte une silhouette qu'il ne connaissait pas. Il s'interrompit et jugea l'étranger de haut en bas, s'attardant sur le pied qui manquait à la jambe gauche.

Tous les clients du bar l'imitèrent et le silence s'installa comme si une pièce de théâtre commençait.

— Bonjour jeune homme, dit Pierre-Yves.

— Bonjour. Je m'appelle Henri Roussel, je viens d'arriver sur l'ile en qualité de gardien du phare d'Ar-Men. Je dois voir monsieur Legoff, savez-vous où je peux le trouver ? Il avait été convenu qu'il m'attendrait sur le port, mais je pense qu'il m'a oublié.

Pierre-Yves se tourna vers le fond de son café, puis il interrogea du regard un homme trapu assis dans l'obscurité. L'autre hocha la tête une seule fois et cette conversation sans mot sembla causer à Pierre-Yves.

— Le mieux, dit-il, c’est que vous retourniez l’attendre sur le port. Il ne devrait plus tarder.

— À quoi ressemble-t-il, je ne voudrais pas le manquer ?

— Ne vous en faites pas, lui saura vous reconnaitre, répondit Pierre-Yves en désignant la jambe gauche de son interlocuteur.

Henri remercia le patron du Pierrot et retourna tranquillement sur le quai, reprenant sa pose, assis sur son sac. Le soleil agressif d’aout l’obligea à sortir sa casquette de sa poche. Il aurait aimé profiter de ce moment pour lézarder et contempler la mer, mais ce rendez-vous manqué le mettait mal à l’aise et le rendait nerveux.

Au bout d’une demi-heure, un gamin crasseux s’approcha de lui. L’enfant le fixa, inspecta la jambe de bois sans embarras et s’assit en tailleur devant lui. Il fut bientôt rejoint par un, puis deux, puis trois autres garçons du même âge qui s’installèrent à côté du premier. De temps en temps, ils se murmuraient des secrets à l’oreille et riaient.

À intervalle régulier et pour le plus grand plaisir des spectateurs, Henri se levait, marchait quelques pas pour se détendre puis se rasseyait.

Le numéro dura quarante-cinq minutes.

Soudain, les enfants déguerpirent et sautèrent dans l’eau depuis le quai. Un homme imposant approchait d’un pas rapide. Henri l’observa venir à lui.

Les poings serrés, les bras de chemise relevés au-dessus des coudes, le cou large, le crâne dégarni, la tête baissée, mais le regard fixant sa cible, il s’avançait tel un taureau prêt à encorner le toréro.

Henri ne pouvait l’affirmer, mais il aurait juré que cet homme était celui assis au fond du bistrot.

— Henri Roussel ? dit l’homme sur le ton d’un colonel passant en revue ses effectifs.

— C’est moi.

L’homme tendit sa main.

— Je suis Eugène Legoff, vous serez sous ma responsabilité. Suivez-moi.